

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 6 août 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

DEUT-ÊTRE, mais il m'est, quant à présent, impossible de l'affirmer, car le procès-verbal sur lequel je fonde mes espérances est bien incomplet.

—De quel procès-verbal parlez-vous ?

—De celui du commissaire de police de Bagnolet.

—Que contient-il ?

—Tout simplement ces lignes...

Et Plantade lut à haute voix :

"Le 21 octobre, au matin, nous avons relevé dans une carrière du plateau de la Capsulerie le corps d'une jeune femme expirante, que nous avons fait admettre d'urgence à l'hospice." Cela manque d'explications. Quel est le nom de cette femme ? Est-elle étrangère au pays ? N'a-t-on pu la questionner ? S'agit-il d'un accident, d'un suicide ou d'un crime ?... A quel hospice a-t-elle été conduite ? De tout cela pas un mot... Vous avouerez, monsieur, que de tels rapports ne sont pas faits pour éclairer l'administration.

—Le commissaire qui a rédigé celui-là sera vertement admonesté... Que concluez-vous de ce rapport, si incomplet qu'il soit ?

XXI

—Rien de positif, reprit Plantade, mais il peut exister une connexion entre le crime ou l'accident dont il s'agit et l'affaire du fiacre numéro 13... Remarquez, je vous prie, monsieur, que c'est le 21 au matin qu'on a trouvé le corps de la jeune femme expirante, et que le vol du fiacre et l'incendie de la maison du plateau avaient eu lieu dans la nuit du 20 au 21... Cette coïncidence me frappe.

—Il faut voir le commissaire de Bagnolet...

—Je sonnerai chez lui demain...

Plantade, en quittant la préfecture, marchait la tête basse, absorbé dans ses réflexions et ses calculs de probabilités.

Il ne remarqua point qu'un homme le suivait, à une distance d'environ quinze pas, réglant soigneusement sa marche sur la sienne.

Cet homme paraissait avoir soixante ans.

Un ample pardessus l'enveloppait en le grossissant. De longues mèches de cheveux grisonnantes s'échappaient du chapeau à larges bords posé sur sa tête. Il portait des lunettes vertes, et s'appuyait sur une forte canne quoiqu'il ne parût atteint d'aucune infirmité.

Plantade traversa le pont, suivit les quais, gagna la rue Gît-le-Cœur et disparut dans l'allée d'une maison portant le numéro 7.

L'homme aux lunettes vertes se promena de long en large sur le trottoir pendant dix minutes, puis à son tour franchit le seuil de l'allée.

—Est-ce ici que demeure M. Plantade, s'il vous plaît ? demanda-t-il au portier.

—Oui, monsieur... Il vient de monter chez lui. Si monsieur désire le voir.

—Non, en ce moment je suis trop pressé... Je reviendrai.

L'homme aux lunettes, c'est-à-dire Théfer, enchanté de connaître l'adresse de son successeur, s'éloigna paisiblement.

Rejoignons, le matin de ce même jour, René Moulin et Étienne Loriot.

Les deux hommes, levés de bonne heure, avaient pris une voiture et s'étaient fait conduire à Montreuil, où les boutiques étaient ouvertes au moment de leur arrivée.

La population de Montreuil, population honnête, paisible, travailleuse s'il en fut, se compose en grande partie de cultivateurs qui portent au point du jour leurs produits aux Halles centrales ou à divers autres marchés de Paris.

René et le jeune médecin mirent pied à terre et jetèrent un coup d'œil autour d'eux, cherchant un habitant du pays auquel il fût possible d'adresser une question.

—Pas tout à fait... Auriez-vous la bonté de me dire si vous connaissez ici un certain Prosper Gaucher ?

—Prosper Gaucher... répéta le marchand de vin en consultant sa mémoire. Non, monsieur, non, et je suis même sûr de n'en avoir jamais entendu parler.

Les deux hommes regagnèrent leur voiture et se firent mener à l'extrémité de la rue, où ils aperçurent l'enseigne du marchand de bois.

La porte cochère, largement ouverte, laissait voir de grands hangars où s'entassaient des piles de bois de chauffage.

Des monceaux de fagots et de bourrées encombraient la cour.

A droite se trouvaient la maison d'habitation et le bureau.

Étienne et René entrèrent.

Un homme d'une trentaine d'années écrivait sur un registre.

Il posa sa plume, salua et dit :

—Ces messieurs viennent pour une commande ?

—Non, monsieur, répliqua le mécanicien. Nous désirons parler à M. Richard.

—C'est moi. De quoi s'agit-il ?

—D'un simple renseignement... Vous êtes en relations d'affaires avec un M. Prosper Gaucher.

—C'est possible, car les clients de ma maison sont nombreux ; mais je ne me souviens pas de ce nom... Où demeure ce monsieur Gaucher ?

—C'est dans l'espérance de l'apprendre que nous venons vous trouver.

—Que fait-il ?

—Nous l'ignorons complètement.

—Alors, par quel hasard, messieurs, vous adressez-vous à moi pour être renseignés ? demanda le marchand de bois avec une défiance manifeste.

—C'est bien simple... Nous avons besoin, à propos d'une affaire d'héritage, de trouver M. Prosper Gaucher, dont le domicile nous est inconnu, et nous savons que tout récemment il s'est fourni de bois chez vous.

—En êtes-vous bien sûrs ?

—Oh ! absolument... Le 20 octobre dernier, vous lui avez livré cent fagots et cent cinquante bourrées...

—Comment diable connaissez-vous ce détail, qui paraît positif ?

—Par une facture trouvée sur la voie publique.

—A Montreuil ?

—Non, monsieur, à Paris.

—Vous avez cette facture ?

—La voici...

Le marchand de bois examina le papier que lui présentait René Moulin.

—En effet, reprit-il, voilà l'acquit de mon caissier... La commande a été faite en mon absence, mais je vais pouvoir vous répondre, car elle est certainement portée sur mes livres...

M. Richard alla prendre le registre des commandes et l'ouvrit à la date du 20 octobre.

—Prosper Gaucher, dit-il, cent fagots... cent cinquante bourrées...

René et le docteur échangèrent un regard de satisfaction.

—Seulement, ajouta le marchand de bois, je ne trouve aucune indication de domicile...

—C'est impossible, s'écria le mécanicien avec dépit.

—Voyez vous-même.

—La livraison a eu lieu, cependant.

—Sans doute, mais il est certain que M. Prosper



Ah ! s'écria le jeune médecin, si Berthe avait péri dans les flammes, ce serait effroyable.—(Page 160, col 2).

La rue était déserte, mais à vingt pas plus loin on voyait un débit de vins.

—Nous trouverons là quelqu'un... dit le mécanicien... Venez...

Le marchand, seul dans sa boutique, buvait un verre de vin blanc à sa propre santé en attendant ses clients habituels.

—Monsieur, lui demanda René, pourriez-vous me dire où demeure M. Richard ?

—Le marchand de bois ?

—Oui, monsieur...

—Tout au bout du pays, dans la grande rue, vous verrez son enseigne... Il a la spécialité du bois de chauffage pour les fours à chaux et à plâtre.

—Merci, monsieur...

—Bien à votre service... Est-ce tout ce que vous désirez savoir ?